David A. BELL, *The Cult of the Nation in France. Inventing Nationalism, 1680-1820*, Cambridge (Mas.) et Londres, Harvard University Press, 2001, 304 p.

Jacques Guilhaumou

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/3923>

DOI : 10.4000/ahrf.3923

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

Pagination : 192-194

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jacques Guilhaumou, « David A. BELL, *The Cult of the Nation in France. Inventing Nationalism, 1680-1820*, Cambridge (Mas.) et Londres, Harvard University Press, 2001, 304 p. », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 330 | octobre-décembre 2002, mis en ligne le 16 avril 2008, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/3923> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.3923>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

David A. BELL, *The Cult of the Nation in France. Inventing Nationalism, 1680-1820*, Cambridge (Mas.) et Londres, Harvard University Press, 2001, 304 p.

Jacques Guilhaumou

- 1 David Bell, professeur d'histoire à la Johns Hopkins University, ne considère pas la nation comme une réalité dont l'essence aurait été définie par les Français du XVIII^e siècle. Dans la lignée de réflexions anglo-américaines (en particulier les travaux de Benedict Anderson, Ernest Gellner, Éric Hobsbawm et Anthony Smith), il l'appréhende plutôt comme un produit de la volonté politique, par le fait d'un artefact politique à construire dans un processus d'invention du nationalisme. Il donne ainsi une importance toute particulière au moment où les penseurs français, dans les années 1770 et 1780, commencent à imaginer la nation sous la forme d'une construction politique, et non comme un fait naturel.
- 2 Du point de vue méthodologique, cet ouvrage se situe alors à la croisée de l'histoire des concepts et de l'histoire culturelle. De l'histoire des concepts, issue des travaux fondateurs de John Pocock et Quentin Skinner, David Bell retient la nécessaire analyse de la transformation des concepts fondamentaux du nationalisme en construction, bien sûr nation et patrie, mais aussi société, civilisation, public, etc. Il s'agit alors d'étudier l'évolution de la signification de ces concepts dans les contextes les plus larges et les plus divers possibles. La dimension d'histoire culturelle intervient plutôt dans la mise en évidence des thématiques fondatrices de la nation, et essentiellement le fait religieux.
- 3 Le premier chapitre s'intitule en effet *The National and the Sacred*. Dans la lignée des travaux de Marcel Gauchet (*Le désenchantement du monde*, 1995), David Bell émet l'hypothèse que le désenchantement du monde, nettement perceptible à la fin du XVII^e

siècle, rompt le lien entre l'ordre terrestre et l'ordre céleste tout en maintenant les virtualités transformatrices du christianisme revivifié par le mouvement de la Contre-Réforme. C'est à ce titre que la construction de la nation relève d'emblée d'une mystique, et le restera. Ainsi la patrie apparaît à la fois comme « le premier principe social » et une « seconde Divinité », alors que, sous la plume de Rousseau, la construction de la nation est rapportée au geste fondateur de Moïse qui « forma et exécuta l'étonnante entreprise d'instituer en corps de la nation un essaim de malheureux fugitifs [...] osa faire de cette troupe errante et servile un corps politique, un peuple libre ». Nous ne sommes donc plus dans le cadre de la construction de la Cité, par référence à l'humanisme civique. Selon David Bell, l'invention du nationalisme procède ici d'une pratique culturelle inscrite dans la continuité de la réformation catholique.

- 4 Le chapitre 4 sur le culte des grands hommes (« National Memory and the Canon of Great Frenchmen »), qui ouvre un débat avec Jean-Claude Bonnet et son étude sur *La Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes* (1998), approfondit cette approche de la dynamique nationale dans le rapport au sacré d'une communauté humaine, donc hors de toute considération sur la providence divine. Jean-Claude Bonnet considère que le culte des grands hommes ouvre une brèche symbolique dans la machine de l'absolutisme royal. David Bell montre différemment que ce culte est tout à la gloire du patriotisme royal dont il a mis en évidence l'importance dans le chapitre 2 sur *The Politics of Patriotism and National Sentiment* : un patriotisme certes basé de façon émotionnelle sur l'amour du roi, et son identification avec l'idée de patrie, donc soumis au risque d'un retournement contre le roi si sa personne n'est plus l'objet de l'affection de ses sujets.
- 5 Cependant David Bell montre aussi le lien entre le culte national des grands hommes et le radicalisme révolutionnaire, en partant du contexte plus large du « républicanisme masculin » de la fin du siècle. Il souligne alors que ce nouveau culte républicain critique implicitement la croyance en l'œuvre civilisatrice des héroïnes féminines, et par là même le concept de civilisation, proposant ainsi une approche exclusivement masculine de la patrie. Cette relation contradictoire entre l'imaginaire républicain de la nation et le rôle des femmes est précisée dans le chapitre 5 intitulé « National Character and the Republican Imagination ». Alors que le siècle des Lumières prête à « l'esprit national » français les caractères de la sociabilité, de l'honnêteté, de la politesse voire de la légèreté, considérant donc que « la Société ne peut subsister sans la fréquentation des femmes » qui « font les mœurs », la critique républicaine des années 1770 et 1780 s'inquiète d'une telle corruption du caractère des hommes par la frivolité des femmes. Et, pendant le Directoire, Boucher-Laricharderie (*De l'influence de la Révolution française sur le caractère national*) se réjouit, non sans un certain cynisme, que la fin de la « domination » des femmes soit acquise depuis le 14 juillet 1789, et que la Révolution renferme les épouses dans l'intérieur des familles !
- 6 La démarche de David Bell consiste bien à montrer les étapes de la formation des concepts de nation et de patrie, et leurs contextes respectifs, donc à souligner leur dynamique créatrice de potentialités contestatrices de l'absolutisme royal, sans pour autant poser *a priori* leur caractère progressiste. Il montre ainsi l'impact, dès le début du siècle, du « style Ancien Régime » des parlementaires parisiens dans l'ouverture d'un débat autour du nécessaire « amour de la patrie » avant même que le tribunal de l'opinion publique intervienne, au milieu du siècle, pour modifier les termes du débat

avec son déploiement à l'horizon des notions réflexives de public et de société. Mais il en vient, de façon plus risquée, à prêter, en fin de parcours, au nationalisme républicain français des caractères particulièrement conservateurs, et en premier lieu, comme nous l'avons montré, l'antiféminisme. Un autre chapitre accentue le trait : il s'agit du chapitre 3 intitulé significativement *English Barbarians, French Martyrs*.

- 7 David Bell propose ici une analyse approfondie d'un poème intitulé *Jumonville* (1759) qui fait référence à l'envoyé français massacré sur la frontière du Canada par des soldats anglais, en prélude à la guerre de Sept ans. En qualifiant l'Anglais, dont le génie embrassait antérieurement l'Univers, de « nouveau barbare », de « peuple parjure », de « peuple assassin », etc. l'auteur, M. Thomas, recentre le rôle universel des nations européennes autour de la France. L'ouvrage de Lesuire sur *Les sauvages de l'Europe* (1760), inscrit dans le même contexte, accentue une telle différence intra-européenne entre Anglais et Français. David Bell y voit alors les premières manifestations d'un nationalisme à fondement raciste (« a race-based nationalism », p. 104).

- 8 Une telle analyse des dérives nationalistes, et donc réactionnaires, du processus de construction de la nation française fait débat. Dans la conclusion, David Bell ne nie pas, après avoir adopté un point de vue fructueux sur la dynamique spécifique de la construction de la nation française, en être venu à montrer un processus non plus de diversification, mais d'homogénéisation au détriment de la diversité nationale, et au profit de l'imaginaire d'une essence nationale. À ce titre, le chapitre 6 intitulé *National language and Revolutionary Crucible* concentre les problèmes posés par cette démarche originale. Complétant une publication antérieure, David Bell étudie le processus de politisation du langage dans le nouveau cadre national de la Révolution française. Il s'en tient strictement à la question de la politique d'uniformisation linguistique, restriction qui lui permet d'éviter le débat avec les travaux des historiens linguistes sur la construction nationale de « la nouvelle langue politique ». Il émet alors l'hypothèse d'une opposition entre les élites et les patriotes locaux, plus précisément entre la solution « protestante » de Grégoire, qui veut imposer le français standard, et la position des républicains locaux favorables à l'usage politique des idiomes non français, dans la lignée du mouvement catholique d'évangélisation mais en réaction à l'attitude contre-révolutionnaire des prêtres réfractaires. Si l'engagement révolutionnaire et ses manifestations langagières ne sont pas directement issus des précédents religieux, ces précédents structurent, selon lui, les termes du débat à l'exemple de l'opposition susdite. David Bell fait ainsi le choix méthodologique, dans le contexte de la recherche anglophone, de l'approche structuraliste de Pocock, qui privilégie la filiation « passéiste » entre une tradition et ses manifestations, au détriment de la démarche plus réflexive et pragmatique de Skinner, qui met l'accent sur ce que fait un acteur/auteur en disant ce qu'il dit. Ce choix présuppose, dans le cas présent, une unité en devenir des caractères du nationalisme français au détriment d'une approche des normes sociales et des conventions rhétoriques mises en place progressivement pour permettre aux hommes des Lumières, puis aux révolutionnaires d'inscrire la nation - de l'individu-nation, expression de la liberté personnelle, au français national, expression de la langue de la liberté - à l'horizon d'une multiplicité d'expérimentations émancipatrices. C'est ainsi que David Bell en vient à déceler, en fin de parcours de la construction de la nation, les premières manifestations des traits du nationalisme sans l'individu-nation tel qu'il s'impose en France au XIX^e siècle.

- 9 Soulignons enfin une caractéristique particulièrement originale de cette publication : elle est enrichie par d'importants compléments sur le site internet de l'auteur, en particulier l'intégralité des citations originales en français et quelques textes de référence, par exemple l'étonnant poème *Jumonville*. La lecture de cet important ouvrage en est ainsi singulièrement enrichie.